

C'est dans le vide de la pensée que surgit le Mal (Hannah Arendt)

L'offre de transfert à l'intrication du singulier et du Collectif

Lorsque j'ai reçu l'argument du Cercle Freudien, j'ai aussitôt remercié la nouvelle équipe pour la qualité et l'actualité des questions avancées pour l'éthique et la pratique de la psychanalyse.

Et puis aussitôt, il y a eu les attentats contre Charlie, contre des flics censés représenter l'état français, et contre des juifs censés représenter les juifs, considérés probablement en tant que tels ennemis des musulmans. Cela m'a vraiment atteint, d'autant plus que Hara Kiri, puis Charlie Hebdo ont accompagné toute ma jeunesse, et même si je ne les lisais plus par lassitude, ils représentaient ce point de liberté du blasphème contre tous les insignes religieux. J'ai même il y a longtemps fait partie des collectifs de soutien, quand l'Etat Français se permit d'interdire Hara kiri Hebdo, après la couverture sacrilège célébrant la mort de De Gaulle « Bal tragique à Colombey : Un mort ». Je n'étais déjà pas très bien vu à l'époque par mes amis d'extrême-gauche qui ne se caractérisaient pas vraiment par le sens de l'humour et de l'autodérision. Mais jamais je n'aurais imaginé ce qui s'est passé dans les 10 dernières années avec la montée d'une haine contre ce journal traité d'islamophobe parce qu'il se moquait aussi des musulmans et de leur prophète. J'ai signé des pétitions de soutien, mais je n'ai jamais cru non plus il est vrai que la menace de mort serait exécutée en plein Paris. J'ai aussi entendu des proches ne pas vouloir croire qu'Ilan Halimi avait été torturé et tué par l'autoproclamé « gang des barbares » parce qu'il était juif, et j'ai constaté avec colère et impuissance la montée de l'antisémitisme sous couvert d'antisionisme dans les milieux d'extrême-gauche qui restent peu ou prou ma famille politique. J'étais d'autant plus embarrassé que je ne me suis jamais reconnu dans le sionisme et dans la politique israélienne à l'égard des palestiniens. Je ne peux que soutenir Shalom Arshav, et tous ceux minoritaires qui refusent une logique de guerre perpétuelle. Par ailleurs l'évolution réactionnaire et communautariste d'intellectuels comme Finkelkraut m'a désolé. Sans parler de l'infâme Zemmour et des idées de « grand déplacement », c'est-à-dire de déportation des musulmans d'Europe, qu'il a remises en circulation à l'instar de PEGIDA en Allemagne. Ce qui serait

insupportable dans une telle perspective, c'est l'assignation à résidence de chacun dans une identité fixée, le retour du tribalisme, et la lutte de tous contre tous dans un « Viva la Muerte » qui exacerbe les forces de déliaison.

A l'inverse il s'agirait de soutenir le mouvement permanent entre identification et désidentification pour permettre une circulation des identifications, éviter un « arrêt sur image »

Cet été pendant la nouvelle guerre israélo-palestinienne, la haine a culminé : je désapprouvais l'offensive contre Gaza et l'irréversible qu'elle allait provoquer, mais en même temps arrivaient jusqu'à moi les cris de « mort aux juifs », d'attaque contre des synagogues et des commerces tenus par des juifs à Paris et à Sarcelles. Le tout étant dénié par ceux-là même qui organisaient les manif en utilisant comme caution morale l'union Juive Française pour la paix. Si ces juifs-là n'avaient rien entendu, c'est qu'il ne s'était rien passé ! Et pourtant même à Reims, les infirmiers me racontaient la violence qui montait dans le secteur dont j'ai la charge (et où logeaient d'ailleurs les frères Kouachi), les affichettes djihadistes proclamant la haine des juifs et des croisés etc...

Quand il y a eu le massacre en deux temps, puis fort heureusement la manif impressionnante du 11 Janvier, j'ai été tenu d'en parler dans le séminaire de la Criée pour sortir de la sidération traumatique, ce qui a suscité des remous assez vifs voire même du désaccord, et surtout des prises de parole singulières en rapport avec la clinique du trauma ; je veux dire du point de trauma de chacun. Autrement dit de ce qui nous amène à l'analyse et qui nous permet aussi de nous tenir comme analystes au plus près de « **la fêlure intime du monde** », magnifique expression que j'ai trouvée dans le beau livre de Jean Cooren « **Autre pourrait être le Monde** » (expression empruntée au poète Franck Venaille)

J'ai retrouvé en préparant ce séminaire du 12 janvier, et avec horreur, la pétition initiée contre Charlie Hebdo par des militants d'extrême gauche le 5 novembre 2011, qui amalgamait Charb à Marine le Pen. Croyez-vous qu'après le crime ces gens se soient excusés de leurs propos insensés ? Pas du tout, et ils (les indigènes de la République) ont publié une tribune cosignée par Alain Gresh du Monde Diplo, Michèle Sibony, et Politis, se présentant comme les victimes d'une campagne de haine menée par Caroline Forest entre autres...

17 personnes sont mortes sans compter les assassinats précédents des deux dernières années, et ces gens-là se posent en victimes jouant de la concurrence victimaire ! Et de produire une conceptualité simpliste : « **les damnés de la terre** » auraient toujours raison, y compris quand ils commettent des crimes au nom d'Allah, qu'ils revendiquent la charia et l'oppression des femmes, voire leur viol, et leur mise en esclavage comme le fait Daech en ce moment.

Il me paraît important de lire la tribune de MJ Mondzain dans Mediapart au lendemain des attentats, appelant à une révolution politique, pour la laïcité et contre la charia dès maintenant, insistant aussi sur cet enjeu paradoxal de la visibilité pour une culture qui pourtant prescrit l'irreprésentable. Les assassins se sont adressés à la télé la plus visible BFM TV, qui s'y est complu de façon obscène et a passé leurs portraits en boucle, les transformant en icônes prises dans le cycle de l'héroïsation, martyrs, héros du mal comme Mesrine. Et Mondzain s'est faite agonir par une partie des lecteurs de Mediapart qui ne supportaient pas cette revendication contre la charia. Au moment même où des femmes courageuses prenaient publiquement position à Tunis dans la même direction de pensée comme Faika Medjahed, psychanalyste à Alger, nous en a fait part (avec Wassila Tamzali et Raja Benslama). Je dois dire que j'ai téléphoné aussitôt à Marie José Mondzain pour la remercier et partager son émotion, mais aussi sortir de la sidération, et retrouver aussi une capacité de pensée dans l'interlocution avec elle.

Je pense que les analystes ont à dire quelque chose en tant qu'analystes, et aussi en tant que citoyens, de cette attaque contre la possibilité de penser et de rire de tout, pour le droit au blasphème aussi. J'avais évoqué lors du colloque du Cercle sur le Religieux, cette importance de la profanation qui reconnaît le sacré en le transgressant. « *Le bal du Yom Kippour* » correspondant à cette tradition des juifs anarchistes américains partant à l'assaut des synagogues avec des sandwiches jambon/beurre, pour ensuite festoyer et célébrer ainsi le jour sacré sur un mode paradoxal (cf Jacques Hassoun dans « *les contrebandiers de la mémoire* »)

Et puis il y a cette concurrence victimaire insupportable qui permet tous les dénis. On peut lire ainsi certains comptabiliser de façon obscène dans certains blogs de Mediapart le nombre de morts dus à l'impérialisme comparé aux 17 morts parisiens. Sans doute « *un détail de l'histoire* » comme disait l'autre !

Nous sommes bien sûr aussi dans la nécessité de penser ce retour du racisme et de l'antisémitisme. Quand bien même ce racisme serait-il en rapport avec les guerres coloniales et la ségrégation bien réelle dont souffrent les maghrébins en France, il n'y aucune raison, aucune justification à l'antisémitisme. L'alliance récente entre Dieudonné et Soral est un symptôme social très inquiétant de cette confluence entre l'antisémitisme à l'ancienne, et celui de jeunes paumés, désaffiliés, pour la création d'un petit parti nazi qui a une très forte audience dans la blogosphère sur internet, disséminant les pires rumeurs antisémites et complotistes.

Il ne s'agit pas d'un retour du religieux qui comblerait le vide laissé par la défaite du politique, mais d'une instrumentalisation de montages théologico-politiques, qui témoignent au contraire d'une profonde crise de l'Islam dans son passage douloureux à la modernité, comme l'a très bien montré Fethi Benslama à propos de l'idéologie du GIA au moment de la grande vague terroriste en Algérie. Assassiner les « faux musulmans », c'est-à-dire d'abord les intellectuels, les artistes et les psychiatres, puis de proche en proche l'essentiel de la population, pour la faire repasser par l'origine et ainsi la purifier. N'oublions pas qu'à cette époque les victimes des islamistes étaient traitées d'apostats mais aussi de juifs, alors qu'il n'y a plus de juifs en Algérie!

Remarquons aussi la religiosité à la 6/4/2 des assassins : des jeunes délinquants amateurs de shit, peu connaisseurs du Coran, et pour ceux qui partent faire le djihad en Europe de nombreux jeunes franco-français convertis à la hâte pour 80% d'entre eux, allant chercher la possibilité, la jouissance de tuer son prochain, et de violer impunément des femmes réduites à l'esclavage par Daesh. Sans parler des jeunes filles qui partent pour le « *djihad du sexe* » comme un collègue tunisien me l'a appris.

Il s'agit plutôt de caractériser ce phénomène comme une nouvelle barbarie et une fascination pour des idéaux de néant. Je reprends là la formulation de Lacan quand il évoquait à la fin des 4 concepts : « *l'offrande à des dieux obscurs* »

d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture »... « c'est le sens éternel du sacrifice, auquel nul ne peut résister, sauf à être animé de cette foi si difficile à soutenir, et que seul un homme a su formuler de façon plausible- à savoir, Spinoza, avec l'Amor intellectualis Dei »

Lacan avancera plus loin *« que cette position d'un amour transcendant n'est pas tenable, que Kant est plus vrai et que la loi morale ne serait rien d'autre que le désir à l'état pur, celui-là même qui aboutit au sacrifice de tout ce qui est l'objet de l'amour dans sa tendresse humaine- je dis bien non seulement au rejet de l'objet pathologique, mais bien à son sacrifice et à son meurtre. C'est pourquoi j'ai écrit Kant avec Sade »*

J'arrête là avec cette citation de Lacan que j'ai toujours trouvé lucide quant aux enjeux du Mal radical *« le sacrifice aux dieux obscurs »*, mais très problématique quant *« au sacrifice de l'objet de l'amour dans sa tendresse humaine »*. Je pense que nous sommes cruellement obligés de prendre acte de cette fascination, de cette cruauté au cœur même de l'humain, mais que nous serions aussi tenus de donner un lieu de pensée à toutes les forces qui s'opposent à cette fascination et refusent *ce sacrifice de l'objet de l'amour dans sa tendresse*.

Comment penser sinon les réseaux militants comme RESF, et ceux qui comme je le fais, gardent des immigrés dans les services pour éviter leur expulsion, et montent des dossiers d'étrangers malades, à un moment où l'Etat français les renvoie à une mort certaine ? Rappelons le jeune malien Lassana Bathily qui a planqué des clients dans la chambre froide de l'hyper cacher, et qui avait pu rester en France grâce au soutien de RESF et de ses employeurs juifs français.

Comment penser sinon la grande manif du 11 janvier qui **n'est pas une fascination pour le sacrifice**, une glorification des martyrs, mais une protestation civique pour la liberté ? Même si des télé-évangélistes ont tenté cette idéalisation des martyrs pour mieux neutraliser leur posture subversive, ils auront été rattrapés par la nouvelle vague obscurantiste qui a immédiatement condamné la Une drôle et tendrement provocatrice du Charlie renaissant, fidèle à son style.

Je ne discute pas ici du caractère éphémère de la mobilisation citoyenne immédiate, de ce sursaut civique, mais de ce qui peut aussi surgir en face du Mal et de la cruauté. « Méfies toi de l'engouement, il a un arrière-goût qui ment » (Edmond Jabes)

Même s'il faut penser en même temps aux anti-Charlie de toutes sortes qui vont logiquement être de plus en plus nombreux quand avec le temps le crime sera refoulé.

De même en d'autres temps, il y eut aussi des résistants contre les nazis, et pas seulement des collabos, et même des gens assez cinglés pour risquer leur peau à St Alban. Le seul HP où aucun malade n'est mort de faim pendant la guerre, alors que 40000 mourraient ailleurs de faim et d'abandon, mais aussi un lieu d'invention au plus près du danger, avec la traduction des œuvres de Freud, la lecture de la thèse de Lacan, et la création d'une praxis qui n'avait pas encore de nom, et qui fut renommée en 52 « Psychothérapie institutionnelle ».

Ni des héros, ni des martyrs, mais une filiation dont nous pouvons nous inspirer pour donner lieu à l'hospitalité inconditionnelle dont parlent Levinas et Derrida. Inspiration ne signifie pas imitation ou clonage, mais possibilité de retrouver du souffle en s'inscrivant dans leur transmission.

Et remarquons aussi la diversité parmi ces militants de la psychiatrie des opinions politiques, des positions par rapport à la chose freudienne et à la psychanalyse : ce qui comptait c'était avant tout cette posture résistante par rapport à la barbarie, en cohérence avec le refus de l'indifférence et de l'abandon des patients, quand d'autres majoritaires tenaient colloque pour décrire de nouveaux syndromes dus à la faim. Je pense que ce refus de l'indifférence est l'exact contraire du renoncement à l'émotion que j'évoquais précédemment, se présentant de façon fallacieuse comme une conquête de l'esprit. Il n'y a pas que le vide de la pensée dont parle Hanna Arendt, mais aussi cette a/pathie quelque peu sadienne, ce déni ou ce refus des émotions, ce cynisme, cette « banalité du mal » qu'elle a de façon provocatrice avancé dans « Eichmann à Jérusalem ».

« Vivre une vie authentiquement humaine signifie dès lors avoir le courage d'accepter sa fragilité et ses failles. Et faire place à l'amour, qui seul nous révèle à nous-mêmes et aux autres » (in « le système totalitaire »)

Comment faire place à l'accueil de l'émotion, de la sensation dans l'espace analytique, à tout ce qui ne se réduit pas au signifiant ?

J'en arrive là à mon appui sur l'élaboration de Jean Oury, et à ce qu'il a changé dans ma manière de travailler en institution mais aussi en cabinet. Il est remarquable que tout en récusant le blason « lacanien », en refusant surtout de faire partie de ceux qu'il appelait « les récitants » de Lacan, Oury ait tenu jusqu'au bout une fidélité et une interlocution avec Lacan qu'il considérait comme « le guide Michelin » nécessaire pour s'aventurer en terre inconnue. Mais il a pourtant repris comme une évidence le concept de « *contre-transfert institutionnel* » forgé par Tosq qui se situait lui dans une filiation ferenczienne, et lui a donné toute sa pertinence alors que ce concept était plutôt combattu par Lacan.

Remarquez aussi que Oury tout en traduisant sa pratique dans la langue de Lacan, a été tenu de faire appel au registre de la phénoménologie et de l'articuler avec celui du signifiant. Il s'agit en effet de rester au plus près du phénomène et de son surgissement. « *La fabrique du pré* » dont parle Oury dans *Création et schizophrénie* est tramée par cet entrelacement entre pulsions de vie et pulsion de mort, lieu hypothétique du refoulement originaire, elle constitue l'humus, le fumier, la sous-jacence dont parlait aussi Tosquelles, sur laquelle des fleurs peuvent pousser. Ces fleurs appelons-les rejets du « désir inconscient inaccessible », transfert et contre-transfert, travail aussi de la *gestaltung*. Au passage il s'agit de ne pas confondre *gestalt* et *gestaltung* : dans un cas il s'agit de la forme fixée, dans l'autre de la « *forme formante* », avec son rythme sensible, et une mise en tension permanente d'une « *enforme du grand Autre* ».

Cette *fidélité infidèle* à Lacan m'intéresse au plus haut point : elle est en rapport avec le refus de la fétichisation d'une doxa ou d'une personne, et me paraît aussi voisine de la posture qu'adopte Freud du « *juif infidèle* ».

Vous aurez compris que c'est la posture que j'essaie de tenir depuis longtemps, même si elle suppose une certaine solitude par moments, ce qui n'empêche aucunement le partage.

Je suis en effet saturé de la répétition en boucle de la doxa freudo-lacanienne censée répondre à l'avance des enjeux inédits qui surgissent et des

événements qui nous bousculent. Cela vaut d'ailleurs pour toute doxa qui ne saurait être figée sur le mode d'un texte religieux qu'il suffirait de décrypter à l'infini, ad nauseum. Si je suis rentré très tôt au Cercle Freudien, c'est précisément parce qu'à l'époque de sa fondation, il se situait comme post-lacarien, et ouvrait la discussion en son sein aux différentes langues qui parlent la psychanalyse. La référence au « cadavre exquis », à l'hétérogène et à une éthique de l'énonciation m'ont permis de me former, d'écouter des collègues qui pouvaient exprimer des points de vue différents, voire contradictoires et d'ouvrir ainsi des espaces de pensée. Remarquons que l'hétérogène et l'éthique de l'énonciation se trouvent logiquement à la fondation de la Pi mais aussi de la Criée. Le Cercle a aussi pu accueillir ma théorisation balbutiante d'une clinique de la psychose et de l'institution, que je découvrais en l'inventant dans une certaine solitude au Centre Antonin Artaud à Reims. Une découverte déstabilisante, à l'inverse de ce que j'imaginai en termes de « psychanalyse pure », autrement dit de l'espace idéalisé de mon analyse. Cette époque fut de mon côté marquée d'abord par le militantisme politique depuis mai 68, par le Collectif Gardes Fous fondé par plusieurs qui fondèrent ensuite le Cercle, puis par ma longue analyse avec Jacques Hassoun. J'en ai déjà parlé à plusieurs reprises, y compris dans le colloque qui lui a été consacré, car je pense qu'un analyste se doit d'effectuer un passage au public de la traversée permanente qui lui permet de se tenir comme analyste.

J'avais évoqué à cette occasion « l'effondrement traumatique et silencieux des idéaux révolutionnaires » en citant « Actualité d'un Malaise » (livre posthume De Jacques Hassoun), pour une génération pourtant positionnée dans un engagement radical, avec le refus des guerres coloniales et des processus de suraliénation. Ce que l'on peut lire explicitement pour une génération d'analystes dans *Enfance Aliénée* : actes d'un colloque demandé par Lacan à Maud Mannoni en 1967 (donc avant 68), qui tentait la jonction impossible avec le mouvement antipsychiatrique émergeant en Angleterre en filiation avec le travail de Winnicott.

Pour ma part quand je m'engage en psychiatrie en 1975, c'est dans une perspective militante avec un acte de foi dans le marxisme et la psychanalyse que j'aurais bien voulu articuler, avec la conviction aussi qu'il s'agissait « d'en finir avec l'Asile » dont je constate la violence effective et barbare. J'ai déjà

raconté dans une émission avec Laure Adler, mon premier jour de stage dans un service fondé par un analyste qui introduisait avec brillance le lacanisme et la PI : c'était une AG du personnel où fut mise aux voix la dénonciation d'un viol où une patiente accusait un infirmier. Le vote fut négatif, et le délégué CGT annonça que de toute façon il aurait défendu le camarade ! Il n'était bien sûr pas question que les patients aient le droit de vote à cette époque !

Dois-je rajouter qu'ensuite j'appris que cet infirmier trainait une très fâcheuse réputation que nul ne pouvait ignorer. Ce contact traumatique avec l'institution me fit un choc salutaire, même si ce fut d'abord du dégoût et de la déception qui émergèrent. D'entrée de jeu j'étais plongé dans une réalité où les patients étaient considérés comme une sous-humanité, et ce fut la métaphore coloniale qui me vint à l'esprit. Beaucoup plus tard, après l'analyse d'ailleurs, je mesurais l'importance de l'empreinte du *trauma algérien* qui m'avait très tôt affecté : l'analyse m'avait permis « *d'habiter ce trauma* », d'en faire autre chose que du dolorisme, mais aussi de trouver insupportable cette victimisation que j'ai évoquée, qui est venue tenir leu de mode de lecture du politique. Entre temps il y avait eu aussi la grande mode de la récusation de la théorie du fantasme, et la prise au pied de la lettre de l'ensemble des plaintes pour inceste : les liens dans la Marne entre une pédopsychiatre et une juge pour enfants nous firent atteindre le triste record du plus grand nombre de pères incestueux emprisonnés ! Je suis pourtant, tout à fait enclin à suivre Ferenczi dans ses réflexions sur le traumatisme, et à devoir inventer dans cette transmission les méthodes actives qui me viennent à l'esprit et au corps, pour accueillir les reviviscences traumatiques lorsqu'elles surgissent dans l'espace de la cure ou dans celui de l'institution. Mais force est de constater l'instrumentalisation qui a été opérée dans une logique de la preuve et de la punition, une logique de victimisation qui écrase le registre du fantasme. Une langue nouvelle a commencé à émerger : « l'enfant incesté » et « le pervers narcissique » promis aux thérapies de reconditionnement et de castration chimique que Stanley Kubrick avait annoncés de façon visionnaire dans *Orange Mécanique*.

Cette langue nouvelle, cette novlangue pour reprendre le terme d'Orwell, s'est mise à nous envahir dès les années 80 avec cette logique de la preuve, de la traçabilité, de la transparence, de l'évaluation des actes, mais aussi des « thérapies » censées rendre compte de leur efficacité sur le symptôme.

Je crois que personne n'a compris tout de suite ce renversement, cette « **nouvelle raison du monde** » néolibéral dont parlent Dardot et Laval dans un ouvrage remarquable et pour le moins inquiétant. L'inquiétude viendrait d'une impossibilité irréductible de sortir de cette logique économique et idéologique, de ce formatage des subjectivités qui rendrait de fait impraticable la possibilité de prendre en acte la logique du désir, et à fortiori la psychanalyse et la mise en acte de l'inconscient qu'elle propose. Je reviendrai une autre fois sur leur dernier livre *Commun* qui renverse me semble-t-il la perspective et ré-ouvre le champ des possibles, la PI étant prise comme exemple d'une praxis instituante.

Toujours est-il que dès 1985 je me suis trouvé dans la nécessité, avec quelques collègues psy, certains du Cercle Freudien, d'autres comme JC Maleval à l'ECF, de créer à Reims un espace de rencontres sur les pratiques de la psychiatrie et de la psychanalyse : La Criée. Notre première soirée n'a pas pris une ride, et tournait autour de « *l'efficacité thérapeutique en questions* », avec une dénonciation déjà du DSM et de l'évaluation qu'un médecin-chef, celui-là même que j'évoquais précédemment, mettait en place pour prouver sans doute que son service était le meilleur, et que la psychanalyse lavait plus blanc que blanc.

Sachez qu'il y a actuellement un retour d'un projet analogue, venant cette fois d'analystes de l'APF qui tentent de faire valoir une échelle d'évaluation des psychothérapies analytiques, et de tenter de se faire reconnaître, et pourquoi pas aimer par l'État. C'est se méprendre sur la nature du néolibéralisme et de sa congruence avec toutes les méthodes adaptatives caractérisées par l'accélération, la transparence et la mesurabilité. Je ne crois pas qu'il s'agisse vraiment du discours de la science comme certains l'ont cru, puisque par exemple en psychiatrie, des scientifiques de renom comme Gonon et d'autres ont récusé la validité de la psychiatrie biologique. Mais leur parole reste inaudible, car les prétentions de ce courant, comme celles du courant cognitivo-comportementaliste collent à l'idéologie et à l'accélération de notre époque. Les « résultats » des ennemis déclarés de la psychanalyse sont nuls, truqués, mais il faudra attendre longtemps pour qu'un retour de balancier balaie cette vague obscurantiste qui est le symptôme d'une nouvelle barbarie. Croire qu'on peut arraisonner la folie, en venir à bout à coup de thérapies géniques, de psychoéducation, et de méthodes de chocs de nouveau en vogue

pour les récalcitrants, ne peut comme le dit Davoine que faire revenir la folie sous forme de furie.

Cette violence froide a déjà explicitement interdit l'abord analytique pour les autistes sans rencontrer les résistances suffisantes, et s'attaque dès à présent à l'ensemble du champ psychopathologique. Le collège national des PUPH en psychiatrie générale s'est donné pour programme de supprimer la pédo-psy, de revenir sur la séparation neurologie/psychiatrie qui date de 68, ce qui s'appelle une contre-révolution, et d'en finir avec « l'hégémonie de la psychanalyse » !

Il y a encore quelques années, je n'y aurais pas cru tellement cela paraît énorme, mais voilà que cela arrive par vagues successives, et que le prof de Reims Arthur Kaladjian a supprimé le poste d'interne du centre Artaud depuis 1 an, écrivant explicitement à l'ARS et aux autorités que « *la psychanalyse ne faisait plus partie du socle de connaissances nécessaires au psychiatre* ». Cela alors qu'une minorité intéressante d'internes venaient se former, et participant du transfert avec les patients et le Collectif, engageaient bien souvent une analyse. Faut-il le souligner pourtant: nous n'avons jamais eu autant de public, et de jeunes dans les colloques de la Criée ! Mais l'offensive est rude et il me semble que la plupart des analystes n'ont pas pris la mesure de ces menaces. Je suis heureux que le Cercle et la Fédération des ateliers aient soutenu dès le début le combat du Collectif des 39, mais il y a encore beaucoup à faire pour que le mouvement analytique se rende compte de la gravité de la situation : si nous laissons la psychiatrie aux mains de ces destructeurs, quid du terreau sur lequel nous posons nos pieds, ce terreau qui permet d'élaborer la plainte et de la transformer en adresse à l'autre, voire en demande d'analyse ?

J'ai repris dans mon intitulé ce terme « *d'offre de transfert* » que l'on peut faire correspondre avec *le désir de l'analyste*. Disons qu'avec la psychose j'ai appris très tôt que ce désir ne gagnait rien à rester muet, et que l'abord analytique supposait une conduite active, activation psychique avant tout, mais aussi construction d'un dispositif d'accueil du sujet. Que ce dispositif devienne un Collectif, c'est tout l'enjeu qu'il me faut développer maintenant.

Pendant un temps, j'ai été encombré par le clivage entre la situation d'entretien où j'étais plutôt encombré par *une gestalt* analytique, et le travail groupal qui me paraissait plus un travail de socialisation. Mais je fus

sérieusement remis à ma place par mes premiers patients, et j'ai raconté ces derniers temps l'histoire fondatrice de ce patient psychotique qui me fit sortir de mes gonds, et me signa un chèque d'un million de dollars quand j'acceptais de le ré-hospitaliser à mon corps défendant dans ce qu'il appelait son paradis perdu. En un instant il m'apprenait ainsi la situation transférentielle qui était la nôtre, sur un tout autre mode que ce que j'avais imaginé, faisant aussi chuter une idéalisation de la psychanalyse pure, et m'apprenant l'importance de l'hospitalisation comme lieu d'asile et de repli. Ce moment fondateur en 80 me déplaça suffisamment pour que je me mette à parler à mes patients, à créer un club thérapeutique avec lui, avec eux, où s'organisaient petit-déjeuner, couscous, sorties, pour un travail sur *la vie quotidienne*, dont je découvrirais plus tard qu'il s'agit d'un opérateur crucial de la PI.

D'où l'importance accordée à la salle d'accueil où il s'agit pour chacun de conjuguer « *l'être avec* » le patient psychotique, et de trouver une qualité de présence à l'autre en réduisant le bruit de fond et l'agitation. Cette salle d'accueil constitue depuis 86 le centre de gravité du Collectif, le lieu de passage, de réunion d'analyse institutionnelle, mais aussi de tenue des séminaires et conférences en soirée.

L'accent mis sur l'informel décentre ainsi les activités, les entretiens thérapeutiques, mais aussi les thérapies, et les patients les plus abimés affectionnent vraiment ce lieu où il ne leur est pas demandé d'être actif ou de produire.

Ces 10 ans d'animation du club avec patients et soignants auront également été déterminants pour ma formation de thérapeute de psychotiques, que j'ai lentement appris à ne pas cliver de ma pratique d'analyste en solitaire. Aujourd'hui je pense qu'il s'agit d'adapter le dispositif à chaque patient et que je ne connais pas de meilleur dispositif pour un patient dissocié. Je sais que d'autres comme Davoine arrivent à voir des patients très fous en solitaire, mais pour ma part je trouve que le transfert, lorsqu'il est dissocié, suppose un collectif de bonne qualité. Encore convient-il de s'entendre sur ce terme trop souvent disqualifié par les analystes. Dans son séminaire sur le Collectif, Oury ne prend même pas la peine de le distinguer de la foule, telle que Freud en parle dans psychologie des masses, avec l'identification de chacun au moi idéal

du meneur. Rappelons que Freud parlait de la foule organisée parti, armée, église, et pas des foules fascistes et autres masses en fusion.

En tout cas Le Collectif dont parle Oury, et je m'appuie *à ma manière* sur son élaboration, ne devrait rien à voir avec la foule. Comme nous l'a montré Olivier Apprill dans un exposé à la Criée, ce séminaire vient en 1984 après 20 ans d'élaboration, déconstruisant les concepts sartriens de la Critique de la Raison dialectique, et Oury aura eu besoin de produire des concepts sophistiqués pour rendre compte de la complexité. Car on ne peut pas se contenter de définir le Collectif par une suite de dénégations : ce n'est pas un groupe, ni une collectivité au sens de Sartre ou de Bonnafé : c'est « *une machine abstraite* ». Il faut aussi lui apporter des qualités, qui ne se déduisent aucunement des dispositifs, lesquels ne pourraient n'être que des instruments dans une logique technologique reproductible. Réunions, groupes, clubs thérapeutiques y compris, peuvent devenir des fétiches standardisés comme n'importe quelle invention subversive.

Pour conclure je voudrais vous dire quelques mots sur la clinique actuelle du Collectif Artaud, et plutôt que de parler d'un cas, j'aimerais vous parler du moment que nous traversons depuis 6 ans. En gros depuis que Sarko a produit son discours agressif qui a provoqué une réaction salutaire et nous a fait nous mobiliser avec les patients. J'en ai déjà parlé au Cercle, mais ce soir je voudrais insister sur la permanence étonnante de cette effervescence créatrice.

Y compris pour la situation catastrophique que nous avons vécue avec ces attentats. Une AG était prévue dans la salle d'accueil, et j'étais pour le moins embarrassé pour aborder ce qui venait d'arriver : quand une patiente prit la parole avec une qualité de présence que nous ne lui connaissions pas jusqu'alors: disant son étonnement que 70 ans après la 2^e guerre mondiale on tue des juifs et des journalistes en plein Paris. Et un autre patient d'origine maghrébine de surenchérir pour proposer un numéro spécial de la gazette d'Artaud à l'occasion de la semaine de la folie ordinaire que nous tenons pour la 4^e année, avec une soirée festive, et cette année, un forum ouvert à tous les clubs de France, de Navarre et même de Belgique. Cette gazette sera écrite en français, arabe, hébreu, brésilien, espagnol, grec, chinois s'ouvrant ainsi aux langues parlées dans l'équipe et chez les stagiaires. L'article qu'il a proposé

sera consacré à la commémoration de la libération des camps, en insistant sur le fait que ce sont les malades mentaux qui ont été liquidés en premier.

Nous n'avons pas fait de minute de silence, mais parlé sans cesse avec nos patients, certains sont allés à la manif, d'autres non. Certains sont restés dans la forclusion de l'événement, et d'autres ont téléphoné en pleine nuit pour qu'une infirmière le leur raconte ; et chacun réagit de façon extrêmement singulière. L'un d'eux que je reçois en thérapie depuis 15 ans, a pu me dire combien la discussion ininterrompue *avec toute l'équipe* lui avait permis de ne pas passer à l'acte comme les meurtriers auxquels il aurait pu s'identifier en d'autres temps. Un autre patient dont le délire fascisant et raciste l'avait mis en porte à faux, amorce alors un retour plus apaisé: les attentats ont confirmé son délire centré sur les arabes, ce qui d'une certaine manière le rassure.

Mais je voudrais conclure sur un moment d'embarras surgi lors de la dernière réunion institutionnelle : deux stagiaires s'étaient joints aux soignants qui animent chaque semaine un forum sur l'actualité : et c'est d'eux qu'est venu le négatif, le soutien à Dieudonné, et à sa version complotiste. Et je peux vous dire que la discussion en réunion fut âpre, révélant que plusieurs stagiaires partageaient les mêmes convictions, ou même affirmaient que la psychanalyse n'avait rien à faire de toutes ces histoires politiques.

Que faire de la colère qui vient dans ces moments-là quand ce sont ceux qui sont censés accueillir la folie qui transmettent le déni, le révisionnisme et de tels discours de haine ?

J'ai décidé bien sûr qu'il était important de soutenir une diversité de points de vue dans le lieu de mise en scène qu'offre cette réunion. J'ai rappelé un conflit avec une collègue qui a pu dire tout son désaccord en séminaire avec mes positions : disons qu'elle n'était pas Charlie...

Mais que ce désaccord n'avait rien à voir avec le négationnisme qui ne se soutient que du déni et de l'imposture, et que ce serait rajouter de la pathologie à la pathologie que des soignants portent un tel discours auprès des patients. Ce discours existe de toutes façons porté par la blogosphère scrutée nuit et jour par certains patients, mais il me semble que le Collectif aurait pour fonction principale de tenir une fonction de pare-excitation et de filtre par rapport à la cruauté et à la folie du Monde. Question de cadre d'un Collectif qui

m'a laissé dans un certain embarras, car la limite est incertaine, c'est tout le piège de Dieudonné de prétendre à une liberté totale de l'expression, y compris de prétendre que c'est François Hollande, ou le Mossad qui aurait commis les attentats, et ainsi d'amplifier l'irréalité des patients.

Je crois que si nous consentions à une telle défaite, alors « *La fêlure intime du Monde* » deviendrait un point d'engouffrement...